

Corps et tore, de la clinique à la pratique¹

Ce séminaire est infernal, disions-nous parfois, après avoir épluché plusieurs heures durant deux lignes du séminaire à propos de la symétrie, ou bien de la valeur d'échange d'une pièce, ou bien du criblage pièce à pièce. Nous le disions aussi après nous être immergés des heures durant dans des manipulations de bandes de papier, de caoutchouc ou de bouts de ficelle ; nous retournions des tores et inversions ainsi le vide intérieur en vide central extérieur, l'âme en centre (opération qui permet également, si je ne me trompe pas, de mettre un nœud borroméen sur un tore) ; nous confectionnions une double bande de Moebius découpée sur un tore — perdant alors sa qualité moebienne, elle faisait la transition entre tore et plan projectif — puis nous revenions en arrière en passant par le tore matrice pour refaire une vraie moebienne. Infernal, impossible, ce séminaire. Est-ce pour cela que nous étions six ? Est-ce pour cela que nous avons mis un an à choisir parmi nous le Plus-un ? Est-ce pour cela que le cartel aura duré six ou sept ans, je ne sais plus ? De quel trait de *L'insu* ce cartel aura-t-il tiré sa constitution légèrement hérétique ? Si la psychanalyse consiste à faire ce que l'on dit, ce qui la distingue de la philosophie, qu'est-ce qui, de la lecture du séminaire, a orienté une fabrication de cartel si bizarre ? Bien entendu des raisons contingentes pouvaient expliquer une durée si longue : l'éloignement géographique de certains des membres du cartel avait pour conséquence l'adossement des réunions du cartel aux réunions de l'École, pendant les week-ends dits d'École. Chaque séance de cartel pouvait être envahie, occupée, par les préoccupations voire par les tourmentes institutionnelles — d'autant plus que, là aussi de façon contingente, la plupart d'entre nous avaient été ou étaient encore impliqués directement dans l'institution (le Plus-un aura pu nous épingler de « cartel des ex-présidents »). Comment lire cette jointure entre École et séminaire

¹ Intervention issue du travail du cartel sur la lecture du séminaire inédit de Lacan *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* [1976-1977], à la matinée Cartels et autres collectifs de travail, le 18 mai 2014 à l'IPT de Paris. Cartel composé de Christian Centner, Claude Garneau (Plus-un), Charles Nawawi, Solal Rabinovitch, Françoise Samson, Annie Tardits.

L'insu, comment lire leur mise en continuité dans le travail du cartel ? Ne s'agit-il pas d'une continuité entre analytique (cartel) et associatif (École) ? *L'insu* ne nous proposait-il pas la possibilité d'y voir (d'y trouver, d'y inventer) de l'asphérique, qui permettrait de franchir cette continuité ? Le tore, par exemple, n'est-il pas une figure topologique qui sépare et distingue deux espaces contigus, le vide central et le vide interne ? La dissymétrie de l'analytique du cartel et de l'associatif de l'École (auquel, pour des raisons contingentes, il était adossé) aura produit du nécessaire : ça s'est écrit comme ça, aujourd'hui, que l'on puisse lire l'associatif avec un tore. La lecture de cette jointure entre l'analytique du cartel et l'associatif de l'École a pour lunettes l'utilisation et la recreation, dans le séminaire et à partir de lui, d'une topologie asphérique, au-delà des limites de la sphère. Mais prenons, pour faire plus simple, les réflexions de Lacan sur la question de la symétrie et de la dissymétrie : ne pouvaient-elles pas nous proposer des pistes ? Il existe une dissymétrie entre signifiant et signifié ; est-ce la même, se demande Lacan, que celle qui existe au niveau du corps entre contenant et contenu ? Est-ce la même, pouvions-nous nous demander, que celle qui existe entre l'analytique et l'associatif ? Une dissymétrie est un rapport : par conséquent elle s'écrit. Elle se distingue alors d'une béance, qu'il s'agisse de celle qui sépare, dans le discours analytique, S1 et S2, ou de celle qui sépare, dans *L'insu*, I et R. Nous voici donc plongés au cœur de ce qui m'a longtemps occupée dans ce cartel.

S enveloppe I et R

Nous avons beaucoup dit dans le cartel que *L'insu* était un séminaire clinique ; mais c'est aussi un séminaire pratique. Le 14 décembre 1976 (une séance qui, avec celle du 21 décembre, nous a occupés près de deux ou trois ans), Lacan fait une monstration topologique de ce qui se passe à un moment de la fin d'une analyse : il s'y produit une préférence donnée entre tout à l'inconscient, S (*savoir de l'une-bévue*) enveloppant R et I. R et I sont tout entiers à l'intérieur de quelque chose (S) qui est issu de la pratique analytique elle-même. Cette préférence donnée à l'inconscient fait que dans la vie de chacun ça s'arrange un peu mieux en ce qui concerne la fonction de ce savoir de l'une-bévue, savoir qui vient se substituer au « savoir » avec lequel l'homme ne sait pas faire ; cette absence de *savoir faire* s'appelle la débilité mentale. L'une-bévue, par contre, est un savoir qu'on sait sans le savoir, un savoir avec lequel on se débrouille, c'est-à-dire qu'on *sait y faire* sans du tout pouvoir le prendre en concept.

Or, avec cet enveloppement, la structure n'est plus borroméenne. Elle est changée par l'analyse. Franchir une psychanalyse, cela change la structure, qui ne peut être ramenée à l'état antérieur que par une autre coupure. La première coupure a produit le retournement du tore de S qui enveloppe alors les deux autres tores en les incluant à l'intérieur de lui-même ; ce changement de structure lors d'un moment de la fin de la cure, que rend visible ce retournement du tore de S, n'est-il pas rendu possible par la nomination qui y fait trou (un trou permet le retournement du tore) ? Déjà au moment du séminaire *L'identification*, les ronds étaient toriques, mais ils n'ont été nommés R, S, et I que dans *L'insu*. La nomination permettrait donc le retournement du tore, par trou ou coupure. Le nœud borroméen s'articule donc d'être torique. Torique, c'est-à-dire trou. La fonction torique est liée au tore en tant que le tore est à la fois trou interne (l'âme) et trou central (le centre), dont la mise en continuité ouvrira sur l'extérieur.

Le nœud torique où S enveloppe complètement R et I n'est donc plus borroméen ; pour qu'il le redevienne, il faut une deuxième coupure « qui restaure le nœud dans sa forme originale² ». Lacan reviendra là-dessus le 8 mars 1977 : si, d'un nœud borroméen à trois tores, l'on retourne l'un d'eux, le nœud n'est plus borroméen. Deux coupures différentes peuvent modifier ce tore-trique (retourné) avec dedans deux tores enlacés ; une coupure latérale libère tout ; par contre, une coupure longitudinale (autour du trou central) restitue le nœud borroméen. Cette structure originelle du sujet, qui est celle du nœud à trois, était déjà dépliée dans *Les non-dupes*. Mais le retournement avec enveloppement de R et I par S c'est un moment de la cure, un moment d'élation narcissique à la Balint, plutôt maniaque, où l'inconscient est à fleur de peau. Nous avons d'ailleurs pu nous demander où se situe l'objet *a* lorsque S enveloppe R et I, *a* qui est en principe au point de serrage RSI. Est-il encore dans l'espace du tore retourné ou bien se trouve-t-il dans l'espace extérieur au tore ? Mettons le signifié à la surface intérieure du tore, et l'Autre sera à l'extérieur du tore ; or la face interne du tore s'identifie à sa face externe. Les objets réels dans l'« Introduction au narcissisme » de Freud, sont investis comme objets fantasmés : sont-ils inclus, en somme, dans le rond de I ? Quoique, si I s'ouvre, il laisse glisser les objets vers A.

² J. Lacan, *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, séance du 14 décembre 1976.

Alors, à partir de cette séquence de fin de cure, avec l'enveloppement de R et de I par S, s'ouvre me semble-t-il pour Lacan la question de ce que vont devenir, dans la cure, R et I, toujours à la faveur de cette structure du tore.

Le corps du tore

Ce qui est obtenu ainsi par retournement du tore selon une coupure longitudinale, les deux bords externes produits par la coupure se rejoignant à l'intérieur, c'est la trique. Ce tore-trique est le corps, non pas celui de l'image en miroir, mais celui d'une vérité de l'espace. C'est le corps-trique, avec un orifice à chaque extrémité, bouche et anus : du vivant traversé par le langage. L'imaginaire n'est plus une affaire de miroir mais une affaire d'orifice.

Forme et structure ici se distinguent ; la forme du corps (liée au stade du miroir) se différencie fondamentalement de la structure torique du corps. Dans *L'insu*, la structure torique du corps, non spéculaire, est une consistance R-I. Si dès 1962 les ronds sont toriques (quoique non encore nommés) et si le tore c'est la topologie du sujet, le tore comme le sujet est référé à A, son complément. Lorsque dans *Encore* Lacan introduit, avec le retour de la surface et du découpage, R et I, c'est en introduisant alors, au-delà du sujet de *L'identification*, le parlêtre.

De la clinique (au lit), de la clinique du corps torique (dont les sources embryologiques sont en continuité avec les outils topologiques qui servent à la montrer) à la pratique psychanalytique dont est issu le S, ce savoir de l'une-bévue par lequel Lacan traduit l'inconscient, il y a continuité. Comme celle du corps au tore. « La clinique psychanalytique, consiste à interroger les analystes sur ce que leur pratique a de hasardeux, qui justifie Freud d'avoir existé³. »

La consistance RI et la JA

Des trois dimensions R, S et I, I est donc le corps, suspendu à la vie et au germe freudien. Et Lacan va expérimenter dans le séminaire cette continuité de I avec R, du corps avec la vie. Continuité qui commence au beau milieu du symbolique (rappelons-nous le dessin du 14 décembre), au beau milieu de la « fonction parlante » qui supplée au non-rapport sexuel. Autour de cette fonction parlante se trouve quelque chose qui isole

³ J. Lacan, « Ouverture de la section clinique », *Ornicar* n° 9.

l'homme : c'est parce qu'il n'y a pas de rapport sexuel que le langage va y suppléer. De cette façon S équilibre R-I, dont Lacan va opérer la jonction. Suspendus à la vie, les corps font partie du réel : ainsi se définit la consistance R-I. Quelques séances plus tard, dans l'« Ouverture de la section clinique » Lacan propose de faire un petit schéma (qu'il fera dans *L'insu* les 18 janvier et 8 février 1977), où I se continuerait dans R de façon à incarner la jouissance de l'Autre (JA) inexistante. Donner corps à cette JA consistera à refermer le champ x où l'enserrent les ronds R et I, mais d'où elle peut filer entre leurs dessus-dessous ; son inexistence, qui fait d'elle le seul vrai trou, dit Lacan, tient au fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

La jonction R-I que va opérer Lacan change la structure. Les jonctions ou épissures S-I et R-S, proposées dans *Le sinthome*, ne changeaient pas la structure et ne touchaient pas à la JA. La jonction opérée dans *L'insu* suppose d'abord que s'ouvrent les ronds R et I, ouvrant ainsi le champ de la jouissance de l'Autre ; cette ouverture montre et rend visible le non-rapport sexuel « représenté » par l'absence de la jouissance de l'Autre. L'ouverture des ronds est-elle contingente ou est-elle l'effet d'une manœuvre, la question reste posée. Ouvrir les deux ronds R et I au milieu de la fonction parlante, là où S surmonte I et là où R surmonte S, produit donc l'ouverture du champ x de la JA, comme une monstration de son inexistence.

Une fois ouverts, les brins R et I sont mis en continuité ; raboutés ensemble, ils se poursuivent l'un dans l'autre sans qu'on sache exactement où cela commence ; ils se prolongent si intimement l'un en l'autre que chacun est modifié profondément par l'autre, R devenant plus visible et I devenant plus apte au fantasme. Cette mise en continuité R-I (18 janvier et 8 février 1977) referme le champ x de la jouissance de l'Autre ; on obtient alors un trèfle fermé, que l'anneau de S retient de filer en floche, en faux trou. Le trèfle constitué par la jonction R-I refermée, tenue en laisse par l'anneau de S, n'est pas le nœud du fantasme, qui ne s'obtiendrait, lui, qu'en raboutant les deux autres bouts ballants des brins R et I coupés. Cette jonction R-I retenue par S écrit deux choses à la fois ; elle écrit d'une part le *non-rapport* (ou symétrie, ou équivalence) qu'il y a entre la jonction proprement dite R-I (le corps vivant) et l'anneau de S (le langage) ; et elle écrit d'autre part le *rapport* qu'il y a à l'intérieur de la jonction entre R et I, jonction qui est elle-même un raboutage donc un *rapport* entre R et I, soit l'inceste avec la mère, à refouler dans le trou du refoulé originaire de S. Il

s'agirait donc de traiter le *rapport* R-I avec le *non-rapport* de l'équivalence RI-S.

Dessiner cette jonction (à plat) comme la fabriquer dans l'espace avec du caoutchouc, est une façon d'écrire à la fois qu'il y a rapport sexuel et qu'il n'y en a pas. Mais pourquoi vouloir incarner la jouissance de l'Autre ? Ne serait-ce pas une manœuvre de l'analyste devant l'enveloppement de R et de I par le savoir de l'une-bévue ? Ne serait-ce pas une autre voie que celle qui restitue le nœud dans sa forme originale borroméenne en rétablissant la structure initiale ? Cette autre voie tiendrait compte de la clinique, lorsque dans la psychose par exemple quelque chose de l'Autre se produit qui donne existence à sa Jouissance (hallucinations ou délire). Mais cette voie ne tiendrait-elle pas aussi compte de l'avancée d'une cure dans la névrose, au-delà du plan du fantasme, au-delà de sa traversée ? En effet, donner corps à la jouissance de l'Autre, pour l'analyste, est une autre affaire que de donner consistance à la supposition du savoir inconscient de l'analysant dans une cure de névrosé. En mettant en jeu la pulsion, une fin de cure impose au transfert autre chose qu'une supposition.

La béance

On peut considérer la mise en continuité de R et de I comme une tentative de border la béance qui les sépare. Le trou intérieur du nœud, comme le vide central du tore, se prolonge à l'extérieur et y disparaît. Un trou est distinct d'une béance ; et c'est la discontinuité du bord du trou qui pose la question de la structure différentielle du trou et de la béance. Comment, à partir du rien, continuer la coupure ?

Pour mettre R et I en continuité, il faut les avoir distingués l'un de l'autre ; distinguer dans une psychanalyse la béance entre R et I, n'est-ce pas la faire apparaître, voire la maintenir ? Alors, le trèfle fermé de la jonction R-I maintenue par S serait-il la *personnalité*, la *personnalité post-analytique* dont Lacan parle dans les *Écrits* ? Au-delà du fantasme, après la fin de l'analyse, n'est-ce pas dans ce champ RI, dans cette béance, que nous avons à interroger le devenir de la pulsion ?